



**LA ZONE
D'INTERET**

ECRAN TOTAL

28 Février - 12 Mars 2024



Le commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, et sa femme Hedwig s'efforcent de construire une vie de rêve pour leur famille dans une maison avec jardin à côté du camp.

de **Jonathan GLAZER**

avec Christian Friedel – Sandra Hüller – Johan Karthaus

1 h 45 – U.S.A/Grande Bretagne –

Date de sortie : 31 janvier 2023 – Bac Film

CANNES 2023 : GRAND PRIX

CANNES 2023 : PRIX CST de l'artiste technicien : Johnnie Burn

JONATHAN GLAZER : Réalisateur/Scénariste



Après avoir terminé une école d'art et avoir obtenu un diplôme en Design de Théâtre, **Jonathan Glazer** a obtenu un emploi de réalisateur de bandes-annonces de films. Ce qui l'a conduit à la réalisation de vidéoclips, de publicités pour la Télévision et différents projets artistiques.

Sexy Beast, en 2000, est le premier long métrage de Glazer. Il a ensuite co-écrit et réalisé **Birth** en 2004 et **Under the Skin** en 2014.

SANDRA HULLER : Actrice

Née de parents éducateurs, **Sandra Hüller** grandit dans la ville de Suhl, alors située en RDA. Passionnée de théâtre, elle se dirige vers un cursus d'art dramatique à Berlin. **Sandra Hüller** trouve son premier rôle sur grand écran en 2006 dans le drame **Requiem**. Le film connaît un succès critique important et l'Allemande est auréolée de plusieurs prix, comme l'**Ours d'argent de la meilleure actrice**. En 2016, elle joue la fille de l'encombrant **Toni Erdmann** dans une comédie dramatique qui décroche le **Prix de la Critique à Cannes**.

En 2019, Sandra est choisie par la Française **Justine Triet** pour interpréter Mikaela "Mika" Sanders, la réalisatrice, dans le drame **Sibyl**. Puis, on la retrouve dans Proxima, Exil, L'Étau de Munich et **Anatomie d'une chute**.

Dans ce dernier, l'actrice refait équipe avec **Justine Triet** et campe une mère accusée d'avoir tué son mari.

La réalisatrice confie : *"J'ai écrit pour elle, elle le savait, c'est une des choses qui m'ont stimulée dès le départ.*

Cette femme libre qui est finalement jugée aussi pour la façon qu'elle a de vivre sa sexualité, son travail, sa maternité."



CHRISTIAN FRIEDEL : Acteur

Christian Friedel, né à Magdebourg (Allemagne) le **9 mars 1979**, est un acteur et musicien allemand, membre du groupe Woods of Birnam.



"La Zone d'intérêt" : Jonathan Glazer réalise un grand film sur la Shoah, Grand Prix du Festival de Cannes 2023. (Jacky Bornet – France Télévisions – Rédaction Culture)

"La Zone d'intérêt" est le premier film de **Jonathan Glazer**, dix ans après "**Under the Skin**", un retour au cinéma avec un film bouleversant.

Venu du clip et de la publicité, **Jonathan Glazer** est un réalisateur rare puisque *La Zone d'intérêt* est son premier film depuis dix ans, après son très réussi *Under the Skin* avec Scarlett Johansson en extraterrestre exterminatrice. Il aborde un tout autre sujet avec *La Zone d'intérêt*, où il fait le portrait du commandant du camp d'extermination d'Auschwitz, Rudolf Höss, et de sa femme Hedwig, attachés à leur résidence près du camp, en ignorant l'enfer dont ils sont voisins. Jamais la Shoah n'a été évoquée avec une telle ascèse : bouleversant.

Pudeur rare

Le commandant du camp d'extermination d'Auschwitz, Rudolf Höss (**Christian Friedel**), sa femme Hedwig (**Sandra Hüller**) et leurs enfants, vivent dans un pavillon "idyllique" qui jouxte les baraquements. Quand il est nommé à d'autres fonctions, son épouse le pousse à tout faire pour convaincre ses supérieurs de le maintenir à son poste, afin de rester dans ce qu'elle considère comme un "paradis".

Exigeant dans sa mise en scène rigoureuse, où le cadrage au millimètre serait un des beaux-arts, **Jonathan Glazer** réalise avec *La Zone d'intérêt* un film d'une pudeur rare sur le sujet délicat de la Shoah au cinéma. Le ravissant pavillon entouré de jardins du couple Höss, objet de toutes leurs attentions, est bien plus important que l'extermination des juifs, Tziganes et homosexuels dont le commandant du camp s'attache à améliorer le rendement. Les rêves perturbants imagés en négatif noir et blanc sont par ailleurs des plus signifiants et dérangeants, comme l'exutoire d'un refoulement.

Mise en abyme

Du camp, l'on ne devine que quelques baraques derrière un mur d'enceinte, alors qu'au loin monte discrètement une fumée noire. Le vrombissement des fours crématoires est incessant et l'on entend le manège quotidien des trains, ou quelques hurlements et coups de feu, alors que le couple cultive ses fleurs et son potager dans l'indifférence de ce qui se passe à côté d'eux. L'on ne verra que très peu de déportés à l'écran, et ils sont totalement banalisés. Non-dits, mise en abyme, l'horreur n'en acquiert que plus de force derrière ces images de fleurs, de parties de campagne, ou lors des donations de vêtements subtilisés aux prisonniers, distribués à des proches, ou encore quand l'épouse dit avoir trouvé un diamant "*intelligemment*" caché dans un tube de dentifrice.

Glaçant, *La Zone d'intérêt* joue de l'ambiguïté sur sa fin, montrant un commandant Höss qui semble affecté, pris de haut-le-cœur, face à l'horreur dont il a la charge, mais qui ne parvient pas à dégorger. Les images contemporaines du musée mémoriel du **camp d'Auschwitz** dénotent par rapport à ce qui les précède, et sont-elles bien nécessaires ? Attaché au rapport entre l'image et la musique, **Jonathan Glazer** a fait appel à la compositrice **Mica Levi**, qui signe une partition remarquable, à laquelle le réalisateur confie une large place comme véritable actrice de la mise en scène. **Grand Prix du dernier Festival de Cannes**, *La Zone d'intérêt* méritait la Palme.



Entretien avec Tal Bruttman (L'Humanité – Aurélia de Spirt)

« La Zone d'intérêt » de Jonathan Glazer : « Il y a beaucoup d'incohérences », confie Tal Bruttman

L'historien de la Shoah **Tal Bruttman**, invité du **festival War on screen**, apporte son regard sur **la Zone d'intérêt**, le long métrage de **Jonathan Glazer** qui met en scène la vie de famille de Rudolf Höss, commandant d'Auschwitz.

Tal Bruttman est historien, spécialiste de la Shoah. Il était l'invité du festival War on Screen pour parler de **La Zone d'intérêt** de Jonathan Glazer. Le film, présenté en compétition au festival de Cannes, retrace le quotidien du commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, de 1943 à 1944, dans sa villa avec piscine et jardin en bordure du camp d'extermination. Sa femme Hedwig, incarnée par la magistrale **Sandra Hüller**, tente de transformer ce lieu en cocon bucolique, en dépit du génocide qui se déroule alentour, comme étrangère aux cris, aux balles et à la fumée noire qui s'échappe du camp. **Tal Bruttman** nous éclaire sur les partis pris esthétiques et historiques de ce film mais aussi sa vision globale du cinéma de guerre.

La Zone d'intérêt donne un point de vue rare sur le quotidien d'un SS. Y a-t-il une évolution dans la façon de filmer des fictions sur la Seconde Guerre mondiale ?

Après la Seconde Guerre mondiale, il y a immédiatement eu des films en tous genres traitant de cette période : beaucoup de films patriotes, comme *La Bataille du Rail* (1946) sur la résistance des cheminots. Il y en avait même déjà pendant la guerre avec *Casablanca* (1942) par exemple. On pourrait

croire que plus on avance, meilleure est la documentation historique des films. Mais ce n'est pas le cas. Par contre, le cinéma devient choral, avec d'autres pays qui produisent des films, en dehors du trio France, Etats-Unis, Royaume-Uni.

Que signifie ce titre, La Zone d'intérêt ?

C'est un titre repris du **livre** de **Martin Amis**, qui a inspiré Glazer. Historiquement, la zone d'intérêt est le nom donné à la zone contrôlée par le commandant du camp en

tant qu'administration. Cet espace de 40 km² entoure le camp d'Auschwitz, Birkenau et Monowitz.

Quel homme était Rudolf Höss ?

Höss était un mythomane. Il explique dans ses mémoires qu'à 15 ans, il s'est engagé durant la Première Guerre mondiale sur le front de l'Est en Turquie et qu'il y a gagné une croix de fer. Il y a cinq ans, des historiens allemands se sont penchés sur la question. Rudolf Höss n'a jamais été à l'armée. Toute sa vie est basée sur des mensonges. Ses

mémoires ne peuvent ainsi pas être considérées comme un élément historique, d'autant plus qu'il les a écrites en prison. Pour autant, il n'y a pas de folie chez Höss. C'est un personnage plein de contradictions : il est responsable de la construction du camp et il voue un amour inconditionnel à ses animaux.

Et cette réalité historique sert de vivier au film pour en faire une fiction...

C'est une fiction, mais qui n'apparaît pas clairement. En cela, les films historiques peuvent être un piège. Mais vu que ce n'est pas un film sur l'histoire d'Auschwitz, ce n'est pas un problème pour moi. Évidemment il y a beaucoup d'incohérences. La cheminée qui fume en permanence dans le film a existé mais seulement de 1941 à 1942. Mais ces incohérences servent le scénario sans distordre la réalité. Ma seule

critique porte sur la distance entre réalité et fiction. Il n'y a pas de passage secret dans la maison de Höss et aucune preuve qu'il ait eu une maîtresse. Pour autant, cette scène est placée sur le même plan que celle, véridique, qui montre que les femmes des SS récupéraient les fourrures après les assassinats. C'est là où il peut y avoir un problème : qu'est-ce qu'on croit quand on voit le film ?

Pour vous, ce film ne parle pas de l'histoire d'Auschwitz.

Il parle de la famille de Rudolf Höss de manière fictionnalisée. Il ne se présente ni comme un film sur l'histoire d'Auschwitz ni sur celle de la famille Höss. D'ailleurs, il ne montre pas l'espace d'Auschwitz. Les trois quarts du film sont un huis clos dans la maison de Höss. Glazer veut montrer Auschwitz sans montrer Auschwitz. Cette villa existe toujours. Elle a été

confisquée à une famille privée pendant la guerre puis restituée en 1945. Quand le camp est libéré, il est très vite transformé en musée par l'État polonais. En visitant le musée d'Auschwitz, vous voyez cette villa, mais elle n'est pas accessible aux visiteurs. C'est ce positionnement original qui fait l'intérêt du film.

Le film fait un bond dans le présent en montrant des agents d'entretien nettoyer le musée. Comment interprétez-vous cette scène ?

C'est la seule fois où on passe de l'autre côté, tout en évitant le piège de recréer le camp au moment où il fonctionne. On montre la réalité de ce qu'il reste, l'héritage de Höss. Cette scène dit que, certes des horreurs ont été commises, mais aujourd'hui un musée nous les rappelle. Chaque bâtiment d'Auschwitz 1 a été transformé en

salle d'exposition. On voit les pavillons qui exposent les preuves des assassinats : les bagages, les chaussures. Quelque chose me chiffonne tout de même à la vue de cette scène : quand on voit ces femmes passer le balai dans la chambre à gaz, cela sous-entend qu'il reste des cendres alors qu'il n'y en a plus.

Plus généralement, comment percevez-vous le lien entre cinéma et histoire ?

L'histoire est une matrice pour le cinéma. Le cinéma véhicule la connaissance plus largement qu'un livre d'histoire. Il permet de toucher des personnes qui n'étaient pas concernées au départ. Même si ce n'est pas vraiment du cinéma, la série télévisée Holocauste (1978) a été vue par un Américain sur deux lors de sa diffusion en 1978.

"The Zone of interest" de Jonathan Glazer : Qu'en a pensé Le Masque & la Plume ? (Pôle Edition France Inter)

Lauréat du Grand prix du Festival de Cannes 2023, il est l'un des films les plus marquants de ce début d'année. Le cinéaste britannique adapte le roman de **Martin Amis** et tente de montrer de manière tout à fait inédite l'immontrable du camp d'Auschwitz et des camps de la mort dans leur ensemble.

Höss (**Christian Friedel**) et sa femme Hedwig (Sandra Hüller) se sont installés dans une maison juste à côté du terrible camp d'Auschwitz, avec leurs enfants. Elle, estime avoir construit un petit paradis, avec domestiques et piscine. Le film s'interdit d'entrer dans le camp, mais en montre des plans fugaces, l'arrière-fond, les cheminées des fours crématoires et il fait entendre ce qui se passe de l'autre côté du mur, les bourdonnements continus de la machine de mort, des hurlements.

Ariane Allard salue un très grand film, malaisant et plus que nécessaire. La critique cinéma de Causette a été absolument bouleversée par le dernier film de Jonathan Glazer qu'elle juge si nécessaire dans la manière dont il montre, par le registre malaisant, l'inmontrable, soit la réalité terrible de la Shoah et des camps de la mort : "C'est un grand film malaisant parce que le sujet et la forme sont éprouvants. Le parti-pris tient jusqu'au bout et consacre un choc visuel important. Une façon de répondre aux détracteurs pensent qu'on ne peut pas reproduire les mêmes horreurs. **C'est un grand film, qui mobilise tous les outils du cinéma pour raconter quelque chose d'inmontrable.** Il décentre son histoire à la périphérie du camp, à la croisée de l'horreur et de l'ignominie sur une famille petite-bourgeoise qui se satisfait pleinement du confort qu'elle obtient grâce à cette période historique absolument abominable. Des gens ordinaires, médiocres, insouciant de l'abîme, et de l'horreur qui se trouve à côté d'eux. **Le son est un moyen, non pas de nous montrer, mais de nous faire entendre cette horreur.** C'est vraiment une idée intéressante qui convient parfaitement à ce qu'il entend faire du début jusqu'à la fin. Glazer veut nous raconter que l'inmontrable, on peut le faire entendre autrement, avec la nécessité de ne pas oublier que l'être humain peut être monstrueux".

Xavier Leherpeur extrêmement gêné par un film aussi abject que dangereux

Le journaliste pour *7e Obsession* est effrayé par un film qui pourrait devenir du pain béni pour les révisionnistes et négationnistes dans le futur, tant il considère qu'il est plus que nécessaire de montrer que de cacher la réalité : "On entend, tout est interprétable au niveau du son, là où moi au contraire, je crois qu'il faut plus que jamais montrer les choses ! **Je suis extrêmement gêné par ce que ce film ne montre pas, cette image manquante me gêne terriblement.** L'image est hyper importante parce que c'est là où se niche tout le révisionnisme. Le fait de ne pas le montrer peut tendanciellement, dans certains esprits, déboucher sur le fait que ça pourrait ne pas avoir existé. Et je trouve ça hyper dangereux aujourd'hui, surtout par un metteur en scène qui résume la Shoah à une boîte de Lego, c'est à peu près à cela que ressemble ce film".



Charlotte Lipinska saisie par un film qu'elle juge d'une efficacité redoutable. Charlotte Lipinska salue une représentation cinématographique inédite de l'horreur de la Shoah, aux moyens de l'inmontrable, qui n'avait jamais été montrée de cette manière : "Ce n'est pas un film sur la Shoah à proprement dit. **C'est un film sur le comportement de ces hommes et de ces femmes nazis, dont il montre le quotidien comme il n'a jamais été montré au cinéma.** Le cinéaste contredit cette fameuse rhétorique de l'impossibilité de la représentation cinématographique de la Shoah, en parvenant à montrer que ce qui n'est pas innommable n'est pas forcément inaudible. Tout passe par le son, et pire encore, par le bruit de fond. L'effet va bien au-delà du malaise ou de l'inconfort, ça relève de la sidération, de l'électrochoc".

Jonathan Glazer est passé à côté de son film regrette Pierre Murat. Pour le critique et rédacteur en chef adjoint de *Télérama*, ce n'est pas vraiment du cinéma : "C'est une installation. Moi ce qui me fascine dans le film, ce n'est que la bande-son, les bruits sourds terribles en arrière-fond. **Mais plutôt que d'aller au bout de son audace, il mélodramatise, et si, parfois ça sert à juste titre à montrer l'inconscience des personnages, cela n'a finalement aucun intérêt.** De plus, à la fin, il passe à côté de son film".



Du plus grand crime de l'Histoire, Jonathan Glazer ne nous montre presque rien, mais par un travail remarquable sur le son et une mise en scène distillant le malaise, en restitue l'indicible horreur en convoquant notre mémoire collective.

(Télé 7 jours : Julien Barcillon)

Cadrages d'une rigueur maniaque, composition géométrique, fixité des plans, découpage au scalpel. Le dispositif mis en place par **Glazer** – dix caméras fixes postées à plusieurs endroits – place sous contrôle chacune des pièces de la maison et ce qui s'y joue. **(Le Monde : Véronique Cauhapé)**

ENTRETIEN. Jonathan Glazer : « Mon film La zone d'intérêt peut se voir comme un avertissement » (OUEST FRANCE : Philippe LEMOINE)

Le réalisateur britannique Jonathan Glazer livre une adaptation personnelle et glaçante du roman « La zone d'intérêt ». Une plongée dans la vie de famille de Rudolf Höss, le commandant du camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. L'horreur du camp n'est jamais montrée. La déshumanisation à l'œuvre n'en est que plus terrible.

Pourquoi et comment avez-vous choisi d'adapter le roman de Martin Amis, La zone d'intérêt ?

J'ai choisi de m'inspirer du livre, qui est une fiction, avant de m'intéresser à la véritable histoire de la famille de Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz. J'ai beaucoup étudié les archives du camp et notamment les témoignages des personnes qui travaillaient au service de la famille. Surtout un récit qui évoque cet épisode où la femme de Rudolf Höss n'est pas contente qu'il soit muté, car elle considérait leur situation comme une véritable réussite. Ça en dit long sur elle...

Pourquoi avoir choisi de ne jamais montrer l'horreur du camp ?

J'ai pris le parti de ne rester que d'un seul côté du mur. Les images des camps, on les connaît, on les a déjà vues. Je n'étais pas à l'aise avec l'idée de les restituer dans mon film. J'ai fait le choix de retranscrire l'atrocité d'Auschwitz-Birkenau via la bande-son. C'est elle qui rappelle en permanence l'ignominie de la barbarie nazie. Cela a demandé un travail titanesque qui a duré un an. C'est presque un film dans le film.

Où avez-vous tourné le film ?

Dans une maison située juste à l'extérieur du camp. Nous étions à une centaine de mètres de la vraie villa. Nous avons aménagé le jardin, conformément à toutes les photographies que nous avons retrouvées dans un album de famille. Des clichés avec des enfants qui jouent... Des images très importantes qui ont guidé nombre de nos décisions artistiques.

On ne voit pas d'images du camp sauf celles, à la fin, de femmes de ménage qui à notre époque, nettoient différentes salles du musée. Pourquoi ?

Je les ai vues un matin, lors d'une de nos nombreuses visites. Cela m'a semblé être un acte très puissant, un mélange d'humilité mais aussi de force vu ce qu'elles nettoient (des vestiges de l'horreur). C'était donc une image très précieuse qui me semblait être exactement l'antithèse de ce que Hoss imaginait pour l'avenir. L'idée d'un musée en l'honneur et à la mémoire des personnes assassinées n'était pas, j'en suis sûr, dans son esprit.

Vous avez l'impression que toute cette horreur pourrait se reproduire ?

Oui je le crois. Il y a eu des atrocités avant et depuis. C'est pour cela que le film peut se voir comme un avertissement. Ce n'est pas un pan de l'histoire sur lequel on peut fermer la porte, bien au contraire. C'est mon message. Il faut la regarder au présent. Ce mal est toujours sous-jacent, c'est dans la nature humaine. Ce qui est terrifiant, bien sûr, mais il vaut mieux en parler que de fermer les yeux.

S'éloignant considérablement du roman de Martin Amis (qui ne nomme pas les bourreaux dans son livre), Glazer montre les vrais personnages, les vrais lieux (le film a été tourné sur le site même). Cinéaste des fractures de la réalité, il a mis neuf ans à filmer cette histoire, à laquelle il donne une incroyable densité. (L'Obs : François Forestier)

